

Paris-Manitoba L'accès a de nouveaux espaces

Jean-Luc Épivent

Volume 30, numéro 121, décembre–hiver 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Épivent, J.-L. (1985). Paris-Manitoba : l'accès a de nouveaux espaces. *Vie des arts*, 30(121), 71–72.

connaître le processus de leur transformation. Car, c'est là, par opposition, l'intérêt de la participation de l'Atelier Espace X (au sous-sol) qui dévoile non seulement une dimension collective, mais encore une iconographie qui joue à citer le pop art ou l'imagerie traditionnelle. Parce que les membres de ce groupement questionnent à la fois l'espace du lieu d'exposition et la mise en forme de la peinture, il en résulte un sentiment autre que les banales géné-

ralités de Montréal Est (à l'étage au-dessus).

Montréal Est est un produit de la mode, et c'est ce que les œuvres exposées démontrent. Si elles conservent le grand format, au contraire du East Village Show précédent, elles ont toutefois en commun la légèreté de leur contenu. L'œuvre de Roger Pilon en marque cependant les limites; avec son personnage hybride, juxtaposé à un paysage imaginaire, l'œuvre

s'énonce comme un récit. Et s'affirme en cela la peinture comme le support de la fiction. De sa construction, autrement dit.

Les Foufounes électriques se démarquaient par la dérision et la marginalité; Montréal Est – qui en découle – s'avère être une entreprise commerciale sans intérêt pour la peinture. Elle est davantage un signe social, celui du passage des pouvoirs entre les anglophones et les francophones, entre les anciens et les modernes.

PARIS-MANITOBA L'ACCÈS A DE NOUVEAUX ESPACES

Jean-Luc ÉPIVENT

Les artistes, quand on les autorise à s'exprimer et à se montrer, sont toujours les meilleurs des ambassadeurs. Mieux que d'autres ils contribuent, dans les relations internationales, à l'abolition des frontières, à la réparation des ignorances, à l'aplanissement des préjugés. Une exposition telle que celle qui vient d'être consacrée, dans différentes capitales européennes – Paris ayant fermé la marche¹ –, aux peintres et sculpteurs du Manitoba n'a pu que nous confirmer dans ce sentiment.

Oui, nous avons aimé cette vision de l'espace manitobain, qui nous a prouvé que pour les artistes de Winnipeg, postés au croisement des avenues citadines et de la plaine, l'aventure était toujours au rendez-vous. Il ne s'agit certes pas, ici, de l'aventure banale, soutenue à grand renfort de galopades, mais de l'aventure la plus intérieure: celle qui conduit à la conquête de nouveaux espaces, grâce à des chevauchées d'idées ou de sensations rythmées par un élan planétaire. Une respiration plus large et plus profonde nous est ainsi imposée à partir de la toile ou de l'objet; tant il est vrai que la fuite en avant, dès lors qu'elle est épurée, se veut surtout un afflux fraternel. Cinq artistes, une fois de plus, nous le disent: au royaume idéal, ouvert à l'esprit, le mouvement n'est rien de moins que le mirage enfin mis en marche...

Commençons par interroger le double univers suscité par les femmes: Sheila Butler, Esther Warkov. On y trouve beaucoup plus de voûbilité – avec sans doute un peu moins de rigueur – que chez les hommes: futilité ou fragilité? Perception plus intense ou vaine profusion? Voyons-y plutôt l'effet d'une sincérité à vif, hési-

tant, dans une sourde pulsion entre les prévisions sur la vie et les précisions de l'aveu. De l'identité singulière à l'humanité tout entière, la trajectoire, en vibrant, se fait une et presque indivisible. Elle reste parfaitement humble mais s'affirme tout aussi implacable. Deux visions sont donc là, pleinement pétries de vitalité, vivifiantes et intangibles, qui, pour nous, viennent enfin éclairer deux visages.

Poussée par ses impulsions, Sheila Butler nous plonge, avec une joie primitive, en plein baroque. A côté de ses gouaches, elle se plaît, portée par une bonhomie un peu barbare, à marier des huiles sur toile avec des formes en papier mâché. C'est ainsi que se trouve consommée au grand jour l'union volontairement hybride de la peinture et de la sculpture. La séduction émanant d'une telle ambiguïté a le mérite d'engendrer un monde intermédiaire, à la fois onirique et très heurté, d'où s'échappe un spectacle éloquentement muet. Serait-il donc possible, alors que la parole est paralysée, de déjouer le réseau des apparences par le geste seul, bientôt prolongé par le bruissement

qui, en nous, surgit de l'oppression? Avec Sheila Butler, nous arpentons, sans jamais nous laisser arrêter, les coulisses d'un théâtre de l'imaginaire. Sous nos yeux, se développe une allégorie aux allures de rébus, peuplée de personnages aphasiques. Ils ont tous l'air de s'être évadés. Mais vers quel ciel, et depuis quel enfer? A défaut de parvenir à l'intégration du rêve au réel, l'artiste nous conduit au moins vers l'essentiel, grâce à la confrontation de chacun avec soi-même.

1. Au centre: Jack BUTLER;
A g. et à dr.: 3 masques de Don PROCH

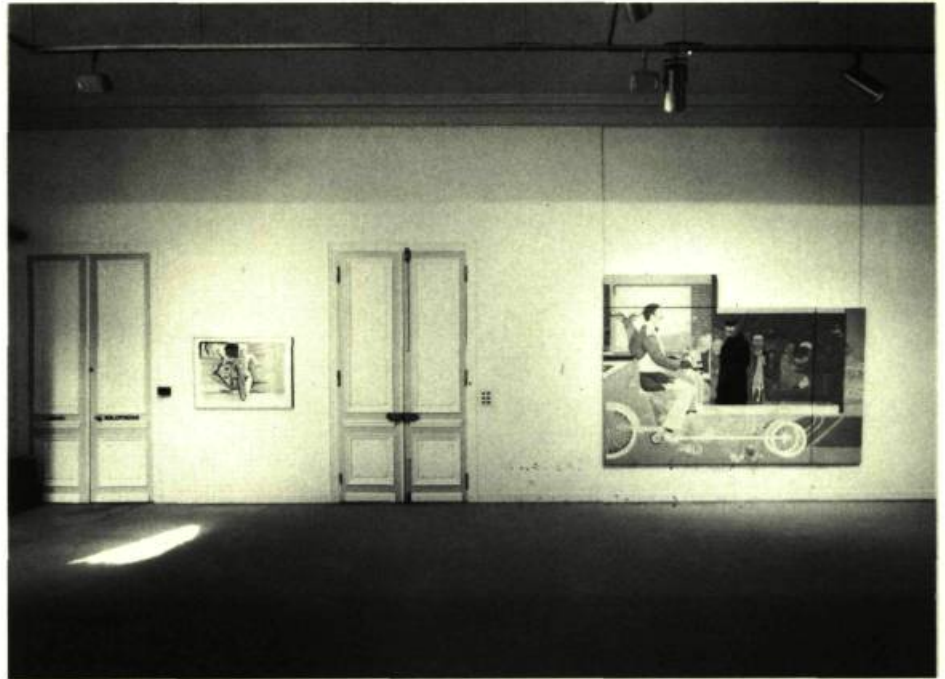


2. A g.: Sheila BUTLER; A dr.: Esther WARKOV

Plus ingénue, sinon plus ingénieuse, Esther Warkov est peut-être plus provocante. Elle aussi fuit les conventions pour mieux s'affranchir des vaines contraintes. Dans le vivier d'images où elle aime à s'immerger, bercée par un flot de photographies empruntées aux magazines les plus divers, elle prélève, en fonction de ses besoins, les éléments, apparemment disparates – poissons, plantes ou personnages historiques –, lui permettant d'alimenter sa propre création. Servie par son instinct de survie, elle assemble ainsi de quoi peupler une véritable arche de Noé. Mais ne s'agit-il pas, précisément, pour elle et pour nous, de conjurer le naufrage du temps? En apprivoisant la fable à sa manière, elle vise avant tout à sauver l'écho lointain des contes apportés avec le vent de la plaine. L'étrangeté en vient donc, dans son œuvre, à se fondre à la simple existence de tous les jours. Jamais, d'ailleurs, elle ne cherche à choisir entre la féerie et le fantastique. Chez elle, tout se fait insensiblement, inexorablement, avec une maturation organique ou presque. C'est Jérôme Bosch revu et corrigé par le Douanier Rousseau. A défaut, là encore, de l'intégration attendue, l'artiste, habile au déguisement et aux incantations, parvient, avec une certaine aisance, à préserver du néant notre univers, par la juxtaposition de ses lambeaux.

Du côté des hommes – Tony Tascona, Jack Butler, Don Proch –, la sensibilité est d'abord mise au service d'un surcroît de maîtrise et de maturité plastique. Chez eux, on enregistre un attachement moins sentimental, moins strictement formel en tout cas, à l'apparence immédiate des choses comme aux évidences les plus simples de la vie. Si leur savoir n'est pas nécessairement plus fort ou plus grand, leur sens de la synthèse est beaucoup plus affirmé, beaucoup plus sûr. Ils s'appuient donc sur une autonomie de création leur permettant, d'un coup d'aile, de planer dans la plénitude vers les cieux de l'universalité, par l'affranchissement des données les plus fragiles ou les plus fragmentaires du monde environnant.

Tony Tascona est le plus intemporel de tous; le plus intangible aussi, sans doute. Ce qu'il retire de sa terre, il ne nous le restitue pas instantanément, ingénument, mais après une décantation qui ne laisse que peu de chance à l'indéterminé, peu de place à l'aléatoire. Mû par une sorte d'i-



déal néo-platonicien qui le pousse vers une perfection parée d'une justification spirituelle, il élimine tout ce qui pourrait prêter à une interprétation subjective ou superflue. En toutes circonstances, ses compositions s'offrent donc à nous sous le contrôle d'un constructivisme hostile à la concession. Qu'il s'agisse de l'aluminium, de l'acrylique ou des époxydes, chacun des matériaux modernes qu'il aime à employer lui permet, en permanence, une objectivation idéale. Le résultat d'ensemble est remarquable par sa cohésion et sa légèreté. Tant d'équilibre et de nuance, tant de mesure, tant d'harmonie: autant de qualités qui, favorisées par l'esprit du Manitoba, contribuent, en s'exaltant, à l'éclosion d'une allégresse universelle.

A la différence de Tony Tascona, aspiré par l'azur, Jack Butler, lui, rapprochant les immenses données, avec lesquelles il est également familiarisé, fournies par le chamanisme et par la chirurgie, ne dissocie pas le sol ancestral des pulsations de son sang. De la terre à la chair, de l'humus à l'esprit, pour lui, le jaillissement est tout un. A travers ses gracieuses et palpitantes constructions de ficelles et de papiers peints, très aérées, très colorées, toujours si fascinantes, parce que reliées, tout à la fois, à son propre passé et à d'autres résurgences moins clairement identifiables, nous voyons fleurir un art de la résurrection attentif aux appels de l'ailleurs. La fragilité même de cet art constitue un gage inestimable, tant il est vrai que la prédiction, ici, s'effectue avec une rare et rassurante prédilection. Voici la pérennité enfin mise au service de la paix.

Cependant, c'est face à Don Proch que notre suffocation se fait la plus forte. Car lui, et lui seul, est pourvu d'un pouvoir

d'intégration qui le met en possession d'un fantastique univers, transcendant les lois habituelles du temps et de l'espace. En imposant le défi de ses sculptures et, surtout, de ses masques en fibre de verre, il a su arrimer, au milieu des remous de nos rêves, le rebut des objets les plus usuels à des réalités que l'on aurait pu croire à jamais englouties. Ici, donc, le reflet des paysages arrachés au Manitoba ne révèle pas le seul regard qui les a identifiés, mais bel et bien, dans sa plénitude et sa profondeur, le fabuleux kaléidoscope du cœur humain. C'est ainsi que se définit souverainement, par l'intercession de la poésie, l'itinéraire qui va de l'appropriation la plus formelle à la possession la plus intime. Décidément, les limites matérielles où vont buter nos yeux, loin de nous emprisonner, restent impuissantes à circonscrire les plus folles échappées d'un imaginaire ami du mouvement.

Du frémissement le plus imperceptible aux tentations de la frénésie, partout, à l'évocation du Manitoba, reviennent les appels de l'espace, avec le poids de la terre. Une telle perception apparaît d'autant plus pathétique qu'elle est plus impalpable et qu'elle obéit, en fin de compte, à une mécanique de la fatalité. De la marche du début jusqu'au grand silence, l'esprit n'a rien d'autre à suggérer, pour se survivre, qu'une métaphysique de l'interchangeable. Mais nous le savons tous depuis Baudelaire: «Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie.» Si bien que, malgré ce qui noie, malgré ce qui broie, nul n'empêchera jamais l'illusion, nourrie par une sorte de bouillonnement immobile, d'aller bâtir son nid au plus profond et au plus secret de tous les cœurs.

1. Au Centre Culturel Canadien, du 9 mai au 9 juin 1985.